

US SES ÉCLATS



Genre | Chroniques
Autrice | Chantal Thomas
Titre | Café Vivre
Éditeur | Seuil, coll. Fiction & Cie
Pages | 208

Hokusai et ses «Mille images de la mer ou variations sur le thème de la vague» enchantent Chantal Thomas. Elle trouve chez le dessinateur un «désir encyclopédique de savoir et de transmission et un sens émouvant du détail quotidien, de la touche éphémère», compliments qu'on peut lui retourner. Comme lui, elle cultive «l'esprit des quatre saisons», aime vivre en couleur avec elles. Les piscines de David Hockney, le vert de la parade du Saint Patrick's Day à New York, le rouge de l'année du Singe à Taïwan, le jaune des jonquilles de Central Park respirent dans la mémoire.

Si la chroniqueuse cultive les moments de contemplation et de rêverie, elle est aussi une adepte de la vitesse: crawl, ski, bicyclette, elle se laisse enivrer. Rien d'étonnant à ce qu'elle apprécie Jacques Henri Lartigue, ce «capteur de bonheur», qui a su photographier le mouvement.

Fascinée par les figures marginales et tragiques de la monarchie, elle se laisse emporter par l'impatience du XVIII^e siècle finissant, avec son «air de liberté», elle qui a écrit sur la fin de Marie-Antoinette, sur la mélancolie des jeunes rois, jouets de politiques qui les dépassent (*Les Adieux à la reine, Le Testament d'Olympe, L'Échange des princesses*, Seuil, 2002, 2010, 2013). Liberté, disponibilité, curiosité, voilà les moteurs de sa démarche.

VINGT-DEUX SORTES D'HÛÎTRES

Son érudition, nourrie dans les bibliothèques du monde, reste légère. Ses goûts vont de Patti Smith aux prophéties de Thomas Illyricus, l'ermite d'Arcahon. Elle reste pour toujours l'élève d'un maître peu magistral, Roland Barthes, qui lui a appris que l'esprit du temps et des lieux gît dans les détails. Elle suit Casanova dans sa fuite, aime l'esprit de la conversation, la radicalité de Sade. S'arrête pour plaindre cette originale de princesse Palatine, mariée de force à un homosexuel notoire, et qui regrette, à la fin de sa vie, qu'on lui ait «rogné les ailes».

Ce n'est pas Chantal Thomas qui se laisserait ainsi enfermer, elle qui s'étonne des cadenas d'amour que les amoureux accrochent aux ponts de Paris, Zurich, Rome. C'est une gourmande prête à goûter aux vingt-deux sortes d'huitres qu'offre la carte de l'Oyster Bar du Grand Central, un de ses rites à peine arrivée à New York, avec la visite de la Frick Collection.

Dans ce musée qui se visite comme une maison, elle se verrait bien dîner au champagne en compagnie de jeunes filles aériennes de Fragonard. Mais à la sortie, sirènes de police et voitures de pompiers et les ors de la Trump Tower la rappellent à la violence du quotidien et aux millions d'immigrés clandestins menacés d'expulsion.

PORTE-BONHEUR BRODÉ

Dans la rue, si elle voit les traces du passé, elle est aussi attentive aux visages, aux passants: une Japonaise incapable de la renseigner et qui s'en excuse d'un minuscule porte-bonheur brodé, un jeune touriste qui, à Bordeaux, cherche la rue de l'Esprit-des-Bois et se satisfait de celle de l'Esprit-des-Lois, un clochard à qui elle offre, parce qu'elle le voit lire dans le froid, le beau manteau doublé abandonné chez elle par un ami: «Avec le bouquin et le manteau, je suis paré», se réjouit-il.

Les habits aussi ont une mémoire. Diderot le savait bien, nostalgique de sa vieille robe de chambre, et Philippe Lançon qui, dans le chaos de la fusillade de *Charlie Hebdo*, se prend à regretter son caban déchiré. ■

Pour Chantal Thomas, les cafés sont des postes d'observation, des lieux de retraite ou d'échange, où faire provision de sensations. (HERMANCE TRIAY/OPALE/LEEMAGE)

LES HUMAINS, CES ANIMAUX QUI S'IGNORENT

MARK HUNYADI

Alasdair MacIntyre insiste sur ce que les philosophes ont toujours tendance à rejeter: l'animalité de la condition humaine

Agé aujourd'hui de 91 ans, le philosophe américain d'origine écossaise Alasdair MacIntyre s'est fait connaître dans le dernier quart du XX^e siècle comme un important philosophe de la morale, et en particulier comme un critique de la philosophie morale moderne. Il en dénonçait à la fois l'abstraction excessive (son attachement à des principes abstraits, découplés des aspirations véritables des agents moraux que nous sommes), et son émotivisme (un «j'aime/j'aime pas» qui se dispense de justification éthique).

Son remède? Un retour à Aristote, et plus encore à son éminent interprète du XIII^e siècle Thomas d'Aquin, lesquels ont su mettre au centre de leur conception ce que la théorie morale n'aurait jamais dû perdre de vue: le bien, finalité de toutes nos actions.

CAPACITÉ À JUGER

C'est ainsi que parut en 1999 un livre où MacIntyre reprenait, en les amendant, ses grandes thèses de philosophie morale, et que le lecteur francophone découvre aujourd'hui sous le titre *L'homme, cet animal rationnel dépendant*. On y retrouve donc ses grands thèmes sur le bien comme accomplissement ou épanouissement de l'être humain, et sur les vertus comme condition d'exercice d'une raison pratique indépendante, c'est-à-dire de la capacité à juger le bien et le mal dans les actions dans lesquelles nous sommes à chaque fois engagés.

Mais l'inflexion majeure qu'apporte ce livre par rapport à l'œuvre antérieure consiste à accentuer deux choses essentielles: l'animalité de la condition humaine, que les philosophes ont toujours tendance à rejeter, au profit des différences qui nous distinguent des animaux; et la



Genre | Essai
Auteur | Alasdair MacIntyre
Titre | L'homme, cet animal rationnel dépendant
Traduction | De l'anglais par Gabriel Raphael Veyret
Éditeur | Tallandier
Pages | 256

vulnérabilité essentielle de l'homme, qui en fait un être dépendant de ceux qui l'entourent. Les deux choses sont fondamentalement liées: c'est en tant que nous sommes des animaux que nous sommes et restons vulnérables, et c'est parce que nous sommes vulnérables que nous avons besoin des autres.

SECONDE NATURE

Alasdair MacIntyre consacre toute la première partie du livre à montrer qu'en ce qui concerne la vulnérabilité, ni le langage humain ni la raison ne font de différence avec les animaux: «Car il est de première importance de noter que, ainsi transformés, nous restons des animaux et rien d'autre. Notre seconde nature d'êtres culturellement formés et d'utilisateurs du langage consiste en une série de transformations partielles, et seulement partielles, de notre nature animale d'origine. Nous restons des ego animaux avec des identités animales.»

Nous nous élevons toutefois progressivement de la condition infantile de l'intelligence animale à l'exercice de ce que le philosophe appelle «le raisonnement pratique indépendant». C'est cette transition qui requiert l'usage des vertus: «Pour nous épanouir, il nous faut à la fois les vertus qui nous permettent d'agir en raisonneurs pratiques indépendants et responsables, et les vertus qui nous permettent de reconnaître la nature et l'étendue de notre dépendance vis-à-vis des autres. L'acquisition comme l'exercice de ces vertus ne sont possibles que dans la mesure où nous participons aux relations sociales du donner et du recevoir, des relations régies et définies en partie par les normes de la loi naturelle.»

Alasdair MacIntyre peut aujourd'hui être lu comme la pointe ultime de ce qu'un modèle de pensée antique peut offrir de meilleur dans sa critique de la modernité. On sourit parfois, à l'heure d'internet, de son apologie des petites communautés locales et de ses références à la loi naturelle. L'emprise des technologies sur notre monde n'est même pas mentionnée, ni a fortiori les conséquences qu'elle pourrait avoir sur sa propre théorie. Il n'empêche que même dans ce contexte splendidement ignoré, ses leçons sur l'épanouissement humain, sur notre dépendance et nos vulnérabilités constitutives ne peuvent ni ne doivent être occultées. ■

Ni le langage humain ni la raison ne font de différence avec les animaux

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE

JEAN-FRANÇOIS SCHWAB

Entre instinct et avidité, Lionel Shriver met en scène le besoin de posséder. Et s'il ne fallait pas mieux rester «locataire» du monde?

On ouvre le septième livre de Lionel Shriver comme une porte, photographiée en gros plan en page de couverture. On entre ensuite dans le premier recueil de nouvelles de l'écrivaine américaine pour faire le tour de 12 propriétés privées. On ferme enfin la porte 450 pages plus loin avec l'impression d'avoir été le voyeur sarcastique de l'égoïsme, de la convoitise et de l'avarice humains lorsqu'il s'agit de posséder quelque chose ou quelqu'un,

d'accéder à la propriété ou d'être propriétaire.

Le trou de la serrure de l'auteur de *Il faut qu'on parle de Kevin* (2006), *Tout ça pour quoi?* (2012) et *Les Mandible, une famille* (2017) offre une perspective originale et multiforme des notions de propriété, de possession et de possessivité, qu'elles soient immobilières, matérielles, relationnelles ou émotionnelles; valorisantes ou aliénantes.

CADEAU DE MARIAGE

Dans *Le Lustre en pied*, une artiste tente de récupérer un cadeau de mariage très personnel offert à son meilleur ami, forcé par sa femme de l'exclure de sa vie. Dans *Le Sycomore à ensemen-*

cement spontané, un arbre invasif provoque une querelle de voisinage atypique. Dans *Terrorisme domestique*, des parents font tout pour déloger leur fils trentenaire de chez eux, qui mettra en scène cette mise à la porte sur les réseaux sociaux. Dans *Kilifi Creek*, une femme tente de se réapproprier un souvenir et de reprendre possession d'une histoire passée sous silence. Dans *Repossession*, une femme s'acharne à devenir propriétaire d'une maison qui ne l'aime pas, ne veut pas d'elle et le lui fait bien sentir. Dans *La Sous-locataire*, une femme formaliste se sent envahie par une sous-locataire sans-gène sur fond métaphorique de conflit nord-irlandais.

Chacune de ces propriétés privées se situe dans un micro-territoire géographique, économique, social ou psychologique. Leur visite donne un aperçu des dérives possibles du besoin de posséder, entre instinct et avidité, et de l'influence que cela peut avoir sur les liens familiaux, amicaux, amoureux ou de voisinage, entre manque, obsession, envie et jalousie.

Lionel Shriver scrute tous ces travers avec un esprit d'analyse acéré et un sens tragique de la provocation. Elle interroge au passage notre rapport à l'argent et à sa valeur. Sur le pas de la porte, on en vient finalement à se demander s'il ne vaut pas mieux être locataire du monde, des

choses et des gens, tant la propriété semble être à la fois un sentiment artificiel, un rêve superficiel, une vaine ambition. Et s'assurer peut-être, aussi, de ne pas être dépossédé. ■



Genre | Roman
Autrice | Lionel Shriver
Titre | Propriétés privées
Traduction | De l'anglais par Laurence Richard
Éditeur | Belfond
Pages | 456